Document generated on 04/16/2024 8:55 a.m.

Recherches sociographiques

René HARDY, *La sidérurgie dans le monde rural. Les hauts fourneaux du Québec au XIXe siècle*

André Tremblay

Volume 38, Number 1, 1997

URI: https://id.erudit.org/iderudit/057099ar
DOI: https://doi.org/10.7202/057099ar

See table of contents

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)
1705-6225 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Tremblay, A. (1997). Review of [René HARDY, *La sidérurgie dans le monde rural. Les hauts fourneaux du Québec au XIXe siècle*]. *Recherches sociographiques*, *38*(1), 148–150. https://doi.org/10.7202/057099ar

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1997

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

en un temps record plusieurs modèles différents d'habitations unifamiliales auxquelles, luxe rare pour les années 1920, tous les ouvriers ont droit. Les premières phases du projet se réalisent d'ailleurs avec une rapidité peu commune: 235 maisons seront érigées en 135 jours. C'est à Arvida que le rapport entre l'industrialisation et l'architecture est le plus impressionnant: on utilise les nouvelles techniques et les nouveaux matériaux dans la construction de la ville mais, contrairement à ce que prêchent Le Corbusier et le mouvement moderniste à la même époque, les maisons ne seront pas des «machines à habiter»; chacune a son originalité et prend son inspiration dans le courant «néo-régionaliste» québécois. Comme les auteurs nous le font remarquer, c'est là que réside en grande partie l'intérêt du projet d'Arvida qui, en plus d'avoir une dimension impressionnante, fournit «[...] un paysage où dialoguent —la chose est rare— les valeurs traditionnelles et l'esprit international» (p. 239). Arvida, microcosme de l'épopée urbaine du XX^{e} siècle est, pour eux, un véritable monument de l'histoire moderne.

Pris pour ce qu'il est, c'est-à-dire un recueil de textes plutôt descriptifs, *Villes industrielles planifiées* ravira spécialistes et amoureux de l'histoire de la planification urbaine, du patrimoine et de l'architecture en général de même que tous ceux qu'intéresse la planification des villes industrielles en particulier. Aussi, et ce n'est pas rien, accordons à cet ouvrage le mérite d'ouvrir une fenêtre sur un pan de l'histoire québécoise encore mal connu et où il y a place à plus ample exploration. Reconnaissons-lui aussi le mérite de rassembler et de mettre à la disposition d'un large public des connaissances peu diffusées à grande échelle jusqu'à maintenant. Par ailleurs, *Villes industrielles planifiées*, nous l'espérons, entraînera dans son sillage des recherches au contenu analytique plus poussé. Pensons aux autres innovations susceptibles d'avoir émergé de ces villes. Par exemple, en matière de gestion et de pouvoir local, celles-ci ont été parmi les premières à créer le poste de gérant municipal qui donnait la possibilité de mieux préciser les relations entre le conseil et les administrateurs municipaux. Cela étant, malgré ses qualités, la prétention du directeur du CCA, selon laquelle *Villes industrielles planifiées* serait le premier pan d'une série d'activités qui permettront, à terme, de dégager «[...] un modèle dont les nouveaux pays en développement pourront tirer des leçons» paraît pour le moins présomptueuse.

Stéphane PINEAULT

INRS-Urbanisation.

René HARDY, *La sidérurgie dans le monde rural. Les hauts fourneaux du Québec au XIX^{e} siècle*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1995, 303 p.

René Hardy a consacré une grande partie de sa carrière à l'histoire de la région de Trois-Rivières. *La sidérurgie dans le monde rural* s'inscrit largement dans le même espace géographique. Il est vrai que se trouvaient dans cette région la plupart des hauts fourneaux du siècle dernier. Mieux, les Forges du Saint-Maurice ont été le premier établissement industriel de ce type établi au Canada.

L'auteur trace un portrait fort intéressant de la sidérurgie québécoise du XIX^e siècle. Toutefois, le titre serait plus exact si on y mentionnait la sidérurgie primaire. Hardy nous apprend à faire la distinction entre la transformation du minerai en fonte, en fer ou en acier, et la fabrication d'objets. Or l'image qu'il trace de cette sidérurgie secondaire, appelée aussi métallurgie, est somme toute sommaire, malgré qu'elle représente au XIX^e siècle l'essentiel de l'activité sidérurgique tant québécoise que canadienne. Le fait qu'il se limite au monde rural explique sans doute son simple survol de cet aspect très important. L'auteur souligne d'ailleurs le caractère embryonnaire de la recherche sur la transformation finale.

Au premier chapitre, la description des procédés de production et de leur évolution est, dans l'ensemble, excellente. On comprend bien la nature des techniques et leur signification en ce qui a trait tant aux matières premières qu'aux caractéristiques des produits. L'auteur réussit à atteindre l'objectif qu'il se fixe: nous faire bien saisir que la persistance au Québec de la technologie fondée sur le charbon de bois n'est pas le signe d'un retard technologique mais une adaptation des techniques aux ressources présentes et aux besoins spécifiques du Québec d'alors. Cependant, les chiffres qu'il nous présente au chapitre suivant où l'on voit, dans le dernier quart de siècle, décroître à la fois la part relative du Québec dans la production sidérurgique canadienne et celle des technologies reliées au charbon de bois soulèvent le doute.

En effet, le second chapitre, contrairement au reste de l'ouvrage couvre une aire géographique beaucoup plus vaste. L'auteur situe la production sidérurgique québécoise dans l'ensemble canadien et trace les grandes lignes de la production internationale, en soulignant le fait que le développement de l'industrie sidérurgique primaire canadienne marque le pas sur celui de la sidérurgie de transformation qui se développe rapidement en important fer et fonte. Au milieu du siècle, la production sidérurgique canadienne représentait moins de 30% des intrants; à la fin, alors que les hauts fourneaux au coke font leur apparition en Nouvelle-Écosse et surtout en Ontario, elle représente plus de 50% des intrants de l'industrie de la transformation. Mais la production québécoise est devenue marginale. C'est alors que le gouvernement fédéral a commencé à protéger la sidérurgie primaire.

Bien que l'auteur mette très bien en scène les rapports entre les intérêts des entreprises de sidérurgie primaire et ceux des entreprises de transformation tels qu'ils se jouent au sein des politiques canadiennes, il n'en tire pas toutes les conséquences. Certes, le fait que la majeure partie de la production sidérurgique canadienne était concentrée dans l'industrie de transformation et reposait sur l'importation de ferraille et de fonte explique qu'on ne protégeait pas la sidérurgie primaire, ce qui nuisit à son développement. Pourquoi a-t-on agi ainsi malgré l'exemple évident du succès du protectionnisme tant en Allemagne qu'aux États-Unis? S'agit-il uniquement d'une dynamique canadienne: qui étaient ces industriels de la transformation, où étaient-ils situés? Ou bien la décision de l'État canadien reposait-elle sur le constat de la désuétude technologique d'une sidérurgie fondée sur le charbon de bois? Tant qu'on a pu compter sur des ressources minérales abondantes, coke et minerai de fer, il était inutile de protéger une industrie vouée à disparaître à moyen terme. L'auteur réfute l'idée que la désuétude soit un des éléments majeurs de la disparition de l'industrie, mais on ne sait pas ce que les industriels et les politiciens de l'époque pensaient de cette industrie. La bureaucratisation tout azimut que la théorie du *Best-One-Way* a amenée dans les organisations du monde entier montre bien comment une croyance peut traverser la rationalité de ceux qui s'en font les prophètes. De plus, Hardy ne confond-il pas la désuétude d'une filière technolo-

gique, en l'occurrence la sidérurgie au charbon de bois, et l'absence d'innovation technologique ? Cela, il le montre bien, n'était pas le cas dans l'industrie québécoise.

Le compte rendu détaillé de l'évolution des entreprises que nous fait Hardy nous laisse une image confuse trop près des personnalités. Les nombreux entrepreneurs qui ont contribué à l'histoire de cette industrie ont généralement été des Anglo-Écossais mais les Canadiens français ont joué à l'occasion un rôle déterminant. J'aurais aimé qu'il trace un portrait d'ensemble de leurs caractéristiques. De plus, le fait que les grands entrepreneurs de la sidérurgie secondaire s'emparent peu à peu des hauts fourneaux québécois n'est pas mis en perspective, et on ne sait que peu de choses sur les employés.

Le dernier chapitre ne satisfait qu'à moitié mes attentes quant au formes organisationnelles, à la structure de l'emploi et à la qualification des travailleurs. Une présentation plus systématique eût été appréciée. C'est toutefois le chapitre où l'auteur pousse le plus loin son analyse, montrant les liens entre l'évolution de la structure d'emploi des entreprises et l'humanisation de l'espace. On voit bien comment les dimensions socioculturelles et politiques se combinent à des aspects techniques pour déterminer l'organisation du travail d'une entreprise. La professionnalisation de l'industrie et son contrôle des matières premières dans le premier quart du siècle l'isolent peu à peu des populations agricoles dont elle empêche l'expansion. Or, au siècle dernier, l'idéologie de la colonisation passait essentiellement par un processus d'occupation et d'exploitation de terres agricoles. D'une part, les pressions politiques des élites locales font que l'État met fin à l'octroi de concessions forestières aux entreprises sidérurgiques, ce qui était la base de la professionnalisation et de la constitution de villes industrielles. D'autre part, la déqualification des emplois, que l'auteur attribue aux seuls changements technologiques, permet l'utilisation de la main-dœuvre locale, ce qui fait de la cueillette du minerai ou de l'approvisionnement en bois un autre métier saisonnier pour le cultivateur. Sans soutien actif des élites ni support culturel, l'industrie sidérurgique du siècle dernier comme les villages industriels qui les entourent ne laisseront guère de trace à l'image d'autres aventures industrielles de la même époque.

André TREMBLAY

Département de sociologie,
Université d'Ottawa.

Gérald BERNIER et Daniel SALÉE, *Entre l'ordre et la liberté. Colonialisme, pouvoir et transition vers le capitalisme dans le Québec au XIX^e siècle*, Montréal, Boréal, 1994, 265 p.

Ceux et celles parmi nous qui travaillent à analyser et à comprendre la société bas-canadienne sont déjà au courant de l'entreprise d'explication menée par Gérald Bernier et Daniel Salée. Que ce soit par la critique de Salée de l'hégémonie de la vision culturaliste dans l'historiographie québécoise, par les écrits de Bernier sur les classes sociales au Bas-Canada ou encore par les travaux conjoints des deux auteurs sur les stratégies d'appropriation foncière des marchands canadiens au milieu du XIX^e siècle, on avait déjà une bonne idée de l'orientation que ces deux politologues veulent imprimer à l'analyse historique de la société